

## Les livres Conditionnelle et relative

Guillaume Potvin

---

Number 326, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96057ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Potvin, G. (2021). Les livres : conditionnelle et relative. *Séquences : la revue de cinéma*, (326), 27–27.



# LES LIBRES

## CONDITIONNELLE ET RELATIVE

GUILLAUME POTVIN

On ouvre avec une question dirigée à Pierrot : « Est-ce que tu l'as fait ? » Interrogation pour le moins intrigante, car on l'imagine habituellement posée lors d'une enquête ou d'un procès. Pierrot est pourtant sur le point de sortir de prison. « Oui », répond-il. On ne nous en révèle pas davantage. C'est tout ce qu'on doit savoir.

Il fait partie d'un groupe de quatre. Pierrot, Samuel, Steeve et Frédéric. Ils sont fils, pères, jeunes, vieux. Quatre ex-détenus ayant tout juste terminé de purger leur peine. Quatre parmi tant d'autres, dont quelques femmes, qui cherchent à réintégrer la société de laquelle ils ont été exclus depuis trois, douze, voire trente-six mois. Ce qu'ils partagent au-delà d'une situation et d'un désir de s'en sortir est un nouvel engagement : ils entament une formation chez Stagem, usine de transformation du bois visant l'insertion sociale et professionnelle des personnes éloignées du marché du travail. D'une durée de six mois et ponctué par quatre évaluations, le programme offert par l'entreprise de Roberval promet un DEP qui atteste l'employabilité de ses participants. Du moins, en principe ; pour certains, ces six mois s'étirent à douze. D'autres ne termineront jamais. Chose certaine, Alain, à la fois contremaître et intervenant social, fait tout en son possible pour mener ses stagiaires à bon port. Le sexagénaire est la personnification

de l'humanisme dont *Les libres* est empreint : tendre, sensible, empathique, mais également capable de *tough love* à ses heures. On a rarement vu un patron aussi attentionné.

Stagem est une entreprise bien connue du photographe et documentariste Nicolas Lévesque. L'ayant d'abord visité lors de la réalisation d'une vidéo d'entreprise à propos de la compagnie, il y sera aussi retourné pour *Entrevue avec un homme libre* (2015), court métrage réalisé dans le cadre du Projet 5 courts mis sur pied par l'ONF et Spirafilm. Étant lui-même du Saguenay, il raconte qu'enfant, des prisonniers venaient labourer les terres de son père. Il connaît la place : ses dépanneurs, ses motels, ses usines, sa population, ceux que nous a fait imaginer le roman *Querelle de Roberval* de Kevin Lambert il n'y a pas si longtemps.

Cette familiarité avec les lieux est palpable, on ressent l'atmosphère qui y règne : le cycle de la routine quotidienne, les moments de synergie et de tension entre employés et superviseurs. Se déploie ainsi sous nos yeux une chorégraphie précaire, dictée par la cadence effrénée de la ligne de production où la moindre inattention peut se traduire en coup de 2x4 en plein visage ou pire, en perte de doigts dans un engrenage. On nous présente la symbiose entre ouvriers et machines comme étant si grande qu'on ne sait pas toujours laquelle de ces deux forces

fait entrer les planches de bois dans le cadre de l'image. C'est une métaphore puissante sur le statut social de ces individus desquels dépendent l'industrie de la construction : on les relègue littéralement au hors champ, loin des regards. Ce type de symbolisme surabonde dans *Les libres* : sur un grand écriteau surplombant le plancher de l'entrepôt, on peut lire « Produits Non-Conformes ».

Évidemment, ce n'est pas ainsi que Lévesque perçoit ses sujets. Au contraire, même qu'il ne se contente pas de les présenter avec la dignité qu'ils méritent : il en fait de véritables héros de cinéma. Par exemple, les scènes en voiture sont filmées à travers le pare-brise grâce à un *rig* fixé sur le capot, créant ainsi un cadrage typique des films d'action. À l'instar du titre du film, cela participe à leur donner un air plus grand que nature. Mais cette technique est également une intrusion dans leur expérience : comment ignorer une caméra qui obstrue partiellement leur champ de vision ? Ce sont de tels signes, laissés volontairement au montage — un micro-cravate non dissimulé, une adresse à la caméra qui trahit une certaine complicité avec l'équipe —, non seulement qui mettent en évidence la démarche de proximité du cinéaste, mais qui soulignent surtout la volonté et la vulnérabilité bouleversantes dont font preuve ces hommes en quête de liberté. ▲